Les Survivants

Jacques Déom

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/cmc/1027>

DOI : 10.4000/cmc.1027

ISSN : 2684-3080

Éditeur

Fondation de la Mémoire Contemporaine

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2005

Pagination : 304-306

ISSN : 1377-1256

Référence électronique

Jacques Déom, « Les Survivants », *Les Cahiers de la Mémoire Contemporaine* [En ligne], 6 | 2005, mis en ligne le 01 novembre 2020, consulté le 14 novembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/cmc/1027> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cmc.1027>

Les Survivants. Un film de **Patrick Rotman**, produit par Michel Rotman, 120 min, France 3 Éditions, 2005. Avec le soutien de la Fondation pour la Mémoire de la Shoah (Paris). Distribution : RTBF Éditions.

« On m’a dit tout de suite, pour les cheminées... » *Les Survivants*, de Patrick Rotman, tente de rendre visible le tableau qui hante pour toujours la mémoire de ceux qui sont revenus et de marquer la nôtre. Avec l’espoir sans doute d’arracher à leur solitude les témoins qui s’expriment et de nous établir, au-delà de la parole et des images, dans cette commune humanité qui leur fut déniée. Ce documentaire sobre n’est en rien démonstratif. Il se contente de donner à voir et à entendre, avec le minimum de cadre factuel et chronologique nécessaire à la compréhension. Des femmes et des hommes disent ce qu’ils ont vécu. Chacun a son histoire, toujours unique, comme son visage, sa diction, sa manière d’affronter la caméra ou de poser la voix. Chacun a son nom, parle pour lui et raconte comment il a échappé à sa mort.

La vertu essentielle des témoignages de survivants de la Shoah n’est pas d’abord de nous livrer des données documentaires “en troisième personne”. C’est de rétablir la dignité, la priorité du “je”. De cette subjectivité même qui était niée et ravalée à l’état de matière industriellement traitable. Même lorsqu’ils décrivent avec précision, les témoins sont d’abord une conscience qui, comme on dit, très justement en l’occurrence, “n’en revient pas”. Il faut leur parole pour que les rares images qui nous sont parvenues ne se muent pas en un spectacle insoutenable et “captivant” à proportion de son horreur. Pour nous libérer du glacié. Pour nous arracher à l’image du monceau de cadavres entassés pêle-mêle à la porte de la baraque ou du bulldozer les poussant vers la fosse. Cette réification, qui marquerait la victoire posthume du terrorisme hitlérien, reste à déjouer en permanence.

Car des images, il y en a, que le documentaire exploite. Ainsi, les cent-quatre-vingt dix-neuf photos de l’album réalisé à l’été 1944, en pleine déportation des Juifs de Hongrie, par un SS : autant d’instantanés comme intemporels du débarquement sur la rampe de Birkenau de gens hagards, à l’heure où ils peuvent encore imaginer que les cheminées qu’ils voient fumer sont celles de l’usine où on les emmène travailler. Des photos aériennes, à la géométrie rassurante, avec

des panaches de fumée sortant des cheminées : elles sont dues aux Alliés, qui n'en tirèrent d'autre conclusion que la nécessité de bombarder sans conviction Buna-Monowitz (Auschwitz 3), où les détenus furent tués à construire au profit d'*IG-Farben* une usine qui ne produisit jamais rien. Images de la Libération aussi. Tournées par les Libérateurs. Quand les Soviétiques pénètrent à Auschwitz, Alexandre Vorontzof, caméraman, note qu'on lit dans les yeux des zombies qui hantent le camp la peur d'être fusillés. Il faudra quelques semaines pour que l'on puisse tourner, avec des ex-détenus réalimentés et rhabillés, les scènes de liesse et de reconnaissance qu'un cinéaste de propagande est en droit d'attendre en ces circonstances. Des scènes si irréelles que le film ne fut pas diffusé. Les documents américains tournés lors de la libération d'Ohrdruf (sous-camp de Buchenwald) en avril 1945, sont, eux, marqués par l'effroi et l'incrédulité. La leçon en est formulée explicitement : sous le choc de l'abomination, « je sais maintenant contre qui je combats », déclare face à la caméra un officier de presse. On assiste à la visite des généraux américains Eisenhower, Patton et Bradley à Buchenwald avec, en arrière-plan, le défilé des villageois allemands, conviés à venir non saluer le chêne sous lequel Goethe aimait à méditer – et qui avait disparu dans un bombardement de l'été 1944 –, mais affronter la nauséabonde réalité du génocide. Afin que nul n'en ignore.

Mais les images ne peuvent pas dire le pire. Seule la voix peut évoquer l'abjection de la vie des camps. La promiscuité : « On était si serrés sur le châlit qu'il fallait se retourner tous ensemble. Et si un ne se retournait pas, c'est qu'il était mort ». La violence entre soi et contre soi : « Solidarité ? C'était la loi de la jungle », « Mon père s'était jeté sur les barbelés électrifiés ». L'absurde : « Les Anglais n'avaient pas prévu d'unité sanitaire : les gens se sont jetés sur le pâté, le chocolat, et le lendemain, ils étaient morts ». Les épouvantables « marches de la Mort » au milieu de la débâcle nazie, dans un climat d'apocalypse chaotique : épuisement absolu, conte atroce où, littéralement, certains marchent en dormant debout, au rythme de la canonnade de l'armée Rouge et des coups de feu qui achèvent les traînards. Et seul le récit peut re-présenter ce qui n'a laissé aucun document : la révolte écrasée dans le sang du *Sonderkommando* d'Auschwitz le 7 octobre 1944 – dont les membres, voués à ne survivre guère plus de deux mois à leur tâche

infernale, préférèrent sans doute une mort active à leur assassinat sous la forme dont ils avaient été si souvent les témoins les plus proches.

Le film de Rotman sonne juste. Il ne s'engage pas dans une analyse du régime qui a produit ce délire assassin. Son propos est tout simplement de nous remettre en face de ce que nous souhaiterions tant, pour notre quiétude, pouvoir ranger parmi les innombrables horreurs de l'Histoire. Ici, on voit jusqu'où peut aller la déshumanisation radicale. Ce cauchemar nihiliste nous hantera durablement. C'est justice. Il fait désormais inséparablement partie de la compréhension que nous avons de notre condition. Avec le devoir d'active lucidité qui en découle.